

« Faire du bois d'importation c'est beaucoup plus simple »

SAMSON SANTONI. - À la tête d'une société d'exploitation du bois à Ucciani, il a été le seul professionnel présent lors de la création du collectif pour la forêt corse. Le rescapé d'une filière en survie ? Il nous a parlé de son parcours, de son activité, et de sa foi en l'avenir malgré tout

Il aurait pu être enseignant, il se destinait, en tout cas, à l'exercice de cette profession pour laquelle il étudiait. « Mais quand mon père est décédé, je n'ai pas voulu voir disparaître ce qu'il avait construit. C'est une activité qui me tenait, même de son vivant. Mon père me disait d'ailleurs : "Si tu y touches un jour, tu ne pourras plus l'en passer". Il avait raison. » Dans les années soixante-dix, l'entreprise se consacrait déjà à l'exploitation forestière, à l'approvisionnement en bois des scieries locales, ainsi qu'à l'exportation. Une époque plutôt prospère pour les professionnels d'alors, jusqu'à l'arrivée du bois d'importation tel un redoutable concurrent. Un tournant qui fait naître la filière locale jusqu'à conforter le paradoxe : une économie réduite à néant au cœur d'un territoire où la ressource est abondante et de qualité. Sanson Santoni se bat dans ce contexte, prêt à contribuer à la dynamique du renouveau, avec un collectif qui veut relever le défi de la reconquête.

À l'heure où l'on dit que l'économie du bois est à l'agonie, on est curieux de connaître votre activité...

Je fais toujours de l'exploitation forestière. Ce qui veut dire que j'ai hérité de l'époque forestière, via l'ONF, à la Collectivité de Corse et aux communes forestières. À partir de là, je gère ces espaces, jusqu'à la vente du bois selon la qualité. J'ai créé, parallèlement, une autre activité. Comme je venais des grandes forêts de Corse, à des clients qui étaient déjà ceux de mon père, notamment en Italie, j'ai pu voir ce que les transformateurs basaient avec notre bois. À la frontière entre l'Italie et la Suisse, ces clients m'arrivent pris en sympathie, d'abord en souvenir de mon père. Ils m'ont montré à quel point mon bois était valorisé avec d'autres essences. C'est là que je me suis dit qu'il fallait que je fasse quelque chose ici. À l'époque, j'étais à l'interprofession, où un débat se faisait jour comme quoi le manque de bois sec posait problème dans la

perspective d'une valorisation de la ressource locale. Beaucoup de scieries avaient déjà fermé à ce moment-là, mais le secteur ne faisait pas partie des outils dont se dotaient les professionnels. Il manquait un maillon à la chaîne, mais personne ne jugeait bon de s'engager dans un tel investissement. Personnellement, j'y étais favorable, mais j'étais jeune, je débarrquais, je n'étais pas forcément le plus écouté.

D'où, dans ce contexte, la création de votre deuxième activité...

Comme j'avais mes grumes en Italie, j'ai fini par demander à mes amis s'ils voulaient bien me transformer un peu de bois et me le faire sécher. C'est là que j'ai créé cette seconde activité, du négoce. Pour vendre du produit transformé et importé. Parquet, bardage, charpente, des produits à partir du bois de là-bas, et du pin laricina que je leur fournis. C'était pour moi une manière de mettre en avant le bois local, le temps d'investir pour faire évoluer mon activité. J'ai pris mon bâton de pélerin, tout seul, pour aller voir les menuisiers, les architectes, les charpentiers... Je voulais voir, avant d'arrêter, si les gens étaient prêts à utiliser ce bois-là. J'ai également créé la marque Santoni Legno di Corsica. Nous n'en sommes qu'au début, j'ai quand même réussi à avoir pas mal de clients, à vendre du pin laricina, jusqu'à aboutir à plusieurs réalisations, à être le seul à proposer certains produits. Je suis, dès lors, plus serein pour passer à l'étape suivante. La scierie, le séchoir, et transformer moi-même mon bois.

Votre histoire est intéressante. Celle d'un professionnel du bois qui fait son chemin, au cœur d'une filière que l'on dit en déshérence...

Ce qui est certain, c'est que nous ne sommes plus très nombreux. En Corse à travailler comme je le fais. Et parmi ceux qui sont encore là, il y a des professionnels plutôt en fin de carrière. C'est très compliqué d'expliquer la situation dans laquelle est plongée la



Sanson Santoni, sur le site de son exploitation, à Ucciani, où il espère prochainement développer son activité. En même temps que l'ensemble de la filière bois ?

filière bois. Pour comprendre, il faut remonter un peu le temps, jusqu'à l'époque où la filière existait, fonctionnait, mais les marchés changent. Aujourd'hui, il faut du bois qui correspond aux attentes, notamment du bois sec pour la construction. À une certaine époque, il n'y avait pas non plus de bois à l'importation.

Quand ce bois importé est entré sur le marché corse, il était donc plus compétitif que le produit local ?

Complètement. D'abord parce qu'ailleurs, à de nombreux endroits, les techniques d'exploitation n'étaient pas les mêmes, elles coûtaient beaucoup moins cher. Quand on sortait un camion ici, sur le continent, on venait en sortait trois ou quatre. Il y a aussi la question du transport, plus onéreux ici que sur le continent, puis le fait qu'en Corse, la dimension de nos unités n'a pas l'équivalence de ce que l'on trouve ailleurs. Sur le Continent, cer-

tains usines scièrent 200 000 m³ de bois par an, jamais une unité ne pourra le faire cher nous, encore moins tenir les prix qu'elles parvenaient à tenir. Si une scierie corse arrive à 12 000 m³, c'est déjà très bien. La concurrence est d'autant plus difficile que sur le continent, plusieurs scieries se regroupent pour être encore plus fortes sur le marché de l'exportation. Ici, ils ont inondé le marché avec des produits moins chers et pas forcément plus beaux que le nôtre.

Justement, ce bois corse, comment le définiriez-vous ?

Un bois de qualité, très performant, notamment au niveau de la résistance mécanique. C'est la raison pour laquelle je reste persuadé qu'il y a des choses à faire dans la relance d'une vraie filière, même si on ne pourra jamais s'aligner sur ce que font les grosses entreprises. Notamment en France, en Allemagne ou en Autriche.

« La forêt n'est plus entretenue, on va vers une catastrophe »

Qu'est-ce que vous pouvez raisonnablement faire en devenant réaliste ?

Transformer et nous efforcer de répondre à la demande des professionnels de la construction. Il faut aussi qu'on ait davantage d'accessibilité en forêt. Aujourd'hui, les pistes ne sont plus entretenues, notamment parce qu'il n'y a plus d'exploitation et plus de ventes. Ce qui veut dire aussi que la forêt dans son ensemble n'est plus entretenue, qu'elle ne se régénère pas suffisamment pour garder un niveau de qualité, malgré l'abondance de la ressource. Qu'est-ce qu'on va laisser aux générations futures ? Si rien ne change, on va vers une catastrophe. Au-delà d'un dépérissement possible, le risque de destruction

par le feu sera plus que réel.

Avez-vous presque le sentiment d'être une anomalie ?

Mais c'est le mot ! Même sur le Continent, la tendance est à la fermeture des scieries. Mais, dans le contexte corse, je suis en outre une. Mais vous savez, réflexion faite, si la filière en est là aujourd'hui, c'est aussi parce que c'est beaucoup plus facile de faire du bois d'importation. Regardez ça (il s'empare d'un échantillon de bardage) ! Le produit arrive, on le décharge, on l'empose quelque part, un client arrive, se sert, on lui facture ce qu'il achète, et c'est réglé. Pour transformer, il faut une scierie, un hangar, un séchoir, les automatisations professionnelles, du personnel, la possibilité d'exploiter en forêt... Vous comprenez pourquoi peu de gens s'investissent, et pourquoi il y a autant de bois à l'importation ?

NOËL KRUSLIN

« Une filière, c'est aussi une histoire d'hommes »

La filière ne souffre-t-elle pas d'un mal plus sociologique ? L'absence d'une vraie culture du bois que l'on retrouve sur d'autres territoires ?

C'est vrai, même si autrefois, dans mon village de Palanca, tout le monde était capable de couper un arbre, même si l'histoire de la Corse démontre ce que l'exploitation a permis de faire. À un moment donné, il y a eu une rupture, sûrement aussi l'effet d'entreprises vieillissantes. Le manque de jeunes pour renouveler... Une filière, c'est aussi une histoire d'hommes.

Le salut ne passe-t-il pas par la formation dans laquelle l'université de Corse

commence notamment à s'impliquer ?

Par une promotion plus efficace des professions qualifiantes autour du bois ? C'est vrai, parce que les compétences ont diminué, mais seulement s'il y a des débouchés. Il faut que les constructeurs jouent le jeu, en optant pour le bois en général, car l'enjeu est d'abord celui-là, puis pour le bois local. Les usagers bois de Corse pourraient être faites avec notre propre ressource.

Mais en même temps, quand on voit que de nombreux menuisiers s'orientent vers tout autre chose que le bois...

C'est vrai qu'il y en a beaucoup qui travaillent sur autre chose que la vraie menuiserie, mais il y en a encore, heureusement, qui font de la vraie menuiserie. Le fait d'avoir tourné sur le territoire m'a permis d'en rencontrer. Il y a encore des menuisiers qui tiennent à travailler le bois et qui utilisent déjà le pin laricina. Il y a aussi quelques constructeurs qui l'ont clairement adopté aussi.

Vous représentez désormais les professionnels du bois au sein du collectif pour la forêt corse. Croyez-vous honnêtement que cette démarche puisse impulser un renouveau ?

Si cette cause, légitime, devient vraiment

l'affaire de toute la société corse. Nous avons d'abord besoin d'une véritable implication publique, à tous les niveaux, mais tout le monde est concerné. On ne pourra réussir si un maillon de la chaîne fait défaut, le crisi qu'il impose, dans un premier temps, de se soucier de la forêt, du retour à un véritable entretien de ce qui constitue d'abord un patrimoine naturel.

C'est sur cette base solide qu'une filière bois pourra par la suite se développer. L'implication de l'État doit également être à la hauteur pour la filière. Par des mesures fiscales, notamment, pour créer les conditions favorables à la relance d'une activité.

Freddy Orsini, le président de l'Union régionale des communes forestières, a rappelé, lors du dernier rassemblement du collectif, la perspective de créer 500 emplois avec la relance de la filière. Vous y croyez ?

Si le bois devient l'option dans le monde de la construction, il va forcément y avoir plus d'exploitants forestiers, de scieries, de charpentiers, de menuisiers, et même d'architectes. Tout est lié. Si notre bois est valorisé à l'extrême, les transporteurs vont travailler eux aussi pour la filière. Tout le monde peut en profiter, y compris ceux qui ne sont pas directement liés à cette économie.

N.K.